

Catalogue Exposition Michel CHARPENTIER

Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris (énsb-a)

du 14 juin au 22 juillet 1991

L'HUMANITE QUAND MÊME

Les sculptures de Michel Charpentier n'ont pas été exposées depuis longtemps. L'artiste s'est replié il y a plusieurs années sur l'atelier où il produit et sur celui où il enseigne. Voilà que sortent au jour ses créatures. Elles le font en un défilé qui tient de la galerie des grotesques, du cortège des aveugles à la Brueghel, de la danse macabre, de la parade de l'humanité disgraciée.

A la première rencontre, il n'est pas facile de soutenir la vision de ces personnages où la décrépitude et les vergetures de la vie le disputent aux défauts : sottise, vanité, emphase, prétention, ou au contraire, excès d'humilité, timidité, crainte peureuse, pusillanimité. Et puis on ne tarde pas à sentir la sorte de tendresse qui traverse l'approche de Charpentier : oui il s'agit d'une humanité grotesque, décrépète, dont les chairs tombent, s'affaissent, se redoublent en bourrelets – mais il s'agit d'une humanité quand même. Telle qu'elle est véritablement dans son cheminement à contrecœur vers la mort, telle qu'elle se pavane en refusant de voir où elle finira. Il faut beaucoup de sagesse et de tendresse pour commencer à accepter qu'il en soit ainsi, que tout ne soit ni beau ni parfait, mais simplement « comme ça ». Et nous avec.

Techniquement, par son usage du ciment gris sur des armatures d'aluminium, Charpentier se donne la possibilité de produire toute la gamme d'effets d'affaissement, de soutien et de rattrapage *in extremis* qui caractérise ces personnages qui ont le gris de la cendre. Les formes tombent, sont en train de tomber : ce sont des formes tombantes, mais elles sont retenues, soutenues, étayées. Le monde de Charpentier est celui des étais de la beauté perdue.

J'ai dit cortège, parade, défilé, car ces personnages ne viennent pas isolément : ils participent chaque fois à une histoire, une histoire comme celles que se raconte sans fin Charpentier dans ses innombrables cahiers de dessins dont on verra aussi quelques exemples à l'exposition. Ici, c'est un opéra de gueux, là ce sont les femmes de Don Juan, là encore des cantatrices. Il ne manque même pas un chien grotesque, lubrique, ou plus

évidemment obscène, pour venir marquer de son animalité toute la scène – comme dans les scènes de genre de la peinture flamande.

Dans ces effets de groupe, la méchanceté de la caricature individuelle s’efface pour laisser place à une vision à l’humour plus dérisoire. Il y a là comme du Kienholz injecté dans des groupes de Segal.

Et la sculpture dans tout ça ? Ce n’est pas le moindre des intérêts du travail de Michel Charpentier que de donner en la matière une modeste et ironique leçon. Sans grande déclaration ni manifeste, sans théorie pompeuse, ses sculptures font le pied-de-nez à l’emphase de l’érection. Pourtant il sait bien que la sculpture, c’est fait pour ériger. Alors il érige un monde qui se tient à peine encore debout, des formes flaccides. Quand lui commandera-t-on un monument à la ménopause ou une statue de la grande duchesse cellulitique ? Quant aux raffinements du modelage, ils reçoivent aussi l’hommage qui leur est dû : Charpentier modèle non la perfection des courbes, mais les affaissements de la chair. Ses formes se débinent, se ratatinent, se plissent.

Pour citer le poète,

« Alors, ô ma beauté ! Dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers
Que j’ai gardé la forme et l’essence divine
De mes amours décomposés »

Yves MICHAUD